Les Crimes de l'amour / , nouvelles héroïques et tragiques; précédés d'une Idée sur les romans, et ornés de gravures. [...]

LES CRIMES
DE
L'AMOUR.

LES CRIMES
DE
L'AMOUR,

NOUVELLES HÉROÏQUES ET TRAGIQUES;

Précédés d'une IDÉE SUR LES ROMANS, et ornés de gravures.

PAR D. A. F. SADE, auteur d'Aline et Valcour.

Tu me demandes pourquoi je m'obstine à n'offrir à tes yeux que des idées de mort; sache que cette pensée est un levier puissant qui soulève l'homme de la poussière et le redresse sur lui-même : elle comble l'effroyable profondeur de l'abîme infernal, et nous fait descendre au tombeau par une pente plus douce.

Nuits D'YOUNG.

TOME IV.

A PARIS.

CHEZ MASSÉ, Éditeur propriétaire, rue Helvétius, nº. 580.

AN VIII.

DORGEVILLE,

OU

LE CRIMINEL PAR VERTU.

DORGEVILLE, fils d'un riche négociant de la Rochelle, partit très-jeune pour l'Amérique, recommandé à un oncle, dont les affaires avaient bien tournées; on l'y envoya avant qu'il n'eût atteint l'âge de douze ans; il s'éleva près de ce parent, dans la carrière qu'il se destinait à courir, et dans l'exercice de toutes les vertus.

Le jeune Dorgeville était peu favorisé des grâces du corps; il n'avait rien de désagréable, mais il ne possédait aucun de ces dons physiques qui valent à un individu de notre sexe le titre de *bel*

homme. Ce que perdait pourtant Dorgeville de ce côté, la nature le lui rendait de l'autre ; un bon esprit, ce qui vaut souvent mieux que le génie, une âme étonnemment délicate, un caractère franc, loyal et sincère ; toutes les qualités qui composent, en un mot l'honnête homme, et l'homme sensible, Dorgeville les possédait avec profusion ; et dans le siècle *où l'on vivait alors*, c'en était beaucoup plus qu'il ne fallait pour devenir à-peu-près certain, d'être malheureux toute sa vie.

A peine Dorgeville eut-il atteint vingt-deux ans, que son oncle mourut, et le laissa à la tête de sa maison, qu'il régla pendant trois autres années, avec toute l'intelligence possible ; mais la bonté de son cœur devint bientôt la cause de sa ruine ; il s'engagea pour plusieurs amis, qui n'eurent pas autant d'honnêteté que lui ; quoique les perfides manquassent, il voulut faire honneur à ses engagemens, et Dorgeville fut bientôt perdu. Il est affreux d'être ainsi dérangé à mon âge, disait ce jeune homme ; mais si quel-

que chose me console de ce chagrin, c'est la certitude d'avoir fait des heureux et de n'avoir entraîné personne avec moi.

Ce n'était pas seulement en Amérique que Dorgeville éprouvait des malheurs; le sein même de sa famille lui en présentait d'affreux. On lui apprend un jour qu'une sœur, née quelques années après son départ pour le Nouveau-Monde, vient de déshonorer et de perdre entièrement et lui et tout ce qui lui appartient; que cette fille perverse, maintenant âgée de dix-huit ans, nommée Virginie, et malheureusement belle comme l'amour, éprise d'un écrivain des comptoirs de sa maison, et ne pouvant obtenir la permission de l'épouser, a eu l'infamie, pour parvenir à ses vues, d'attenter aux jours de son père et sa mère; qu'au moment où elle allait se sauver, avec une partie de l'argent, on a heureusement empêché le vol, sans pouvoir néanmoins réussir à s'emparer des coupables, tous deux, dit-on, en Angleterre. On pressait Dorgeville, par la même lettre, de repasser en France afin de se

mettre à la tête de son bien, et de réparer au moins par la fortune qu'il allait trouver, celle qu'il avait eu le malheur de perdre.

Dorgeville, au désespoir d'une foule d'incidens, à la fois si fâcheux et si flétrissans, accourt à Larochelle, n'y réalise que trop les funestes nouvelles qu'on lui a mandées; et renonçant dès-lors au commerce, qu'il s'imagine ne pouvoir plus soutenir après tant de malheurs, d'une partie de ce qui lui reste, il fait face aux engagemens de ses correspondans d'Amérique, trait de délicatesse unique, et de l'autre il forme le dessein d'acheter uue campagne auprès de Fontenay, en Poitou, où il puisse passer le reste de ses jours dans le repos.... dans l'exercice de la charité et de la bienfaisance, les deux plus chères vertus de son ame sensible.

Ce projet s'exécute. Dorgeville, cantonné dans sa petite terre, soulage des pauvres, console des vieillards, marie des orphelins, encourage l'agriculteur, et devient, en un mot, le dieu du petit

canton qu'il habite. S'y trouvait-il un être malheureux, la maison de Dorgeville lui était à l'instant ouverte ; y avait-il une bonne œuvre à faire, il en disputait l'honneur à ses voisins ; une larme coulait-elle, en un mot, la seule main de Dorgeville volait aussi-tôt l'essuyer ; et tout le monde, en bénissant son nom, disait, du fond de l'âme : — « Voilà » l'homme que la nature destine à nous » dédommager des méchans..... Voilà » les dons qu'elle fait quelque fois à la » terre pour la consoler des maux dont » elle l'accable. »

On aurait desiré que Dorgeville se maria ; des individus d'un tel sang fussent devenus précieux à la société ; mais absolument inaccessible jusqu'alors aux attraits de l'amour, Dorgeville avait à peu-près déclaré qu'à moins que le hazard ne lui fit trouver une fille, qui, bien à lui par la reconnaissance, se trouva comme chargée de faire son bonheur, il ne se marierait certainement pas ; on lui avait offert plusieurs partis, il les avait tous refusé, ne trouvant,

disait-il dans aucune des femmes qu'on lui proposait, des motifs assez puissans pour être sûr d'être aimé d'elle un jour. Je veux que celle que je prendrai me doive tout, disait Dorgeville, n'ayant ni un bien assez considérable, ni une figure assez belle, pour l'enchaîner par ces liens, je veux qu'elle y tienne par des obligations essentielles, qui la fixant à moi, lui ôtent tout moyen de m'abandonner ou de me trahir.

Quelques amis de Dorgeville combattaient sa façon de penser; de quelle force seront ces liens, lui faisait-on quelquefois observer, si l'âme de celle que vous aurez servie n'est pas aussi belle que la votre? La reconnaissance n'est point pour tous les êtres une chaîne aussi indissoluble que pour vous; il est des âmes faibles qui la méprisent, il en est de fières qui s'y échappent; n'avez-vous pas appris à vos dépends, Dorgeville, qu'on se brouille en rendant service, bien plus sûrement qu'on ne se fait des amis?

Ces raisons étaient spécieuses; mais le

malheur de Dorgeville était de juger toujours les autres d'après son cœur ; et ce système l'ayant rendu malheureux jusqu'alors, il n'était que trop vraisemblable qu'il acheverait de le rendre tel, le reste de ses jours.

Ainsi pensait, quoiqu'il en pût être, l'honnête homme dont nous racontons l'histoire, lorsque le sort vint lui présenter d'une façon bien singulière l'être qu'il cru destiné à partager sa fortune, qu'il imagina fait pour le don précieux de son cœur.

Dans cette intéressante saison de l'année, où la nature ne paraît nous faire ses adieux, qu'en nous accablant de ses dons, où ses soins infinis pour nous, ne cessent de se multiplier pendant quelques mois, pour nous prodiguer tout ce qui peut nous faire attendre en paix le retour de ses premières faveurs, à cette époque où les habitans de la campagne se fréquentent le plus, soit en raison des chasses... des vendanges, ou de quelques autres de ces occupations si douces à qui chérit la vie rurale, et de

si peu de prix pour ces êtres froids et inanimés, engourdis par le luxe des villes, desséchés par leur corruption, qui ne connaissent de la société que les douleurs ou les minuties, parce que cette franchise... cette candeur .. cette douce cordialité qui en resserrent si délicieusement les nœuds, ne se trouvent qu'avec les habitans de la campagne, il semble que ce n'est que sous un ciel pur, que les hommes peuvent l'être également, et que ces exhalaisons ténébreuses qui chargent l'atmosphère des grandes villes, souillent de même le cœur des malheureux captifs qui se condamnent à ne pas quitter leur enceinte. Au mois de septembre, enfin, Dorgeville projetta d'aller rendre visite à un voisin qui l'avait accueilli à son arrivée dans la province, et dont l'âme douce et compatissante, paraissait s'arranger à la sienne.

Il monte à cheval, suivi d'un seul valet, et s'achemine vers le château de cet ami, éloigné de cinq lieues du sien. Dorgeville en avait à peu-près fait trois, lorsqu'il entend derrierre une haie qui

borde le chemin, des gémissemens qui l'arrêtent d'abord par curiosité, bientôt après, par ce mouvement si naturel à son cœur de soulager tous les individus souffrans, il donne son cheval à son domestique, franchit le fossé qui le sépare de la haie, la tourne, et parvient enfin au lieu même d'où partaient les plaintes qui l'avaient surpris.

O monsieur! s'écrie une fort belle femme, tenant dans ses bras un enfant qu'elle vient de mettre au monde, quel dieu vous envoye au secours de cet infortuné?... Vous voyez une créature au désespoir, monsieur, continua cette femme éplorée, en versant un torrent de larmes.... ce misérable fruit de mon déshonneur n'allait voir le jour que pour le perdre aussi-tôt de ma main.

Avant que d'entrer avec vous, mademoiselle, dit Dorgeville, dans les motifs qui pouvaient vous porter à une aussi horrible action, permettez-moi de ne m'occuper d'abord que de votre soulagement; il me semble que j'appercois un grange à quelques cents pas d'ici,

tâchons d'y arriver, et là, après avoir reçu les premiers soins qu'exige votre état, j'oserai vous demander quelques détails sur les malheurs qui paraissent vous accabler, en vous engageant ma parole que ma curiosité n'aura d'autre but, que le desir de vous être utile, et qu'elle se renfermera dans les bornes qu'il vous plaira de lui prescrire.

Cécile se confond en marques de reconnaissance, et consent à ce qu'on lui propose; le valet approche, il prend l'enfant, Dorgeville place avec lui, la mère sur son cheval, et l'on avance vers la ferme; elle appartenait à des paysans à leur aise, qui, à la sollicitation de Dorgeville, reçoivent très-bien et la mère et l'enfant; on prépare un lit pour Cécile, on place son fils dans un berceau de la maison; et Dorgeville trop curieux des suites de cette aventure pour ne pas sacrifier au desir de les apprendre, la partie de plaisir qu'il a projeté, envoye dire qu'on ne l'attende point, vu qu'il se détermine à passer comme il pourra dans cette chaumière

la journée et la nuit prochaine. Cécile ayant besoin de repos, il commence par la supplier d'en prendre, avant que de songer à le satisfaire ; et comme elle ne s'était pas trouvée mieux vers le soir, il attendit au lendemain matin, pour demander à cette charmante créature en quoi il pouvait lui être de quelque secours.

Le récit de Cécile ne fut pas long : elle dit qu'elle était fille d'un gentilhomme qui s'appellait Duperrier; et dont la terre était à dix lieues de là; qu'elle avait eu le malheur de se laisser séduire par un jeune officier du régiment de Vermandois, pour lors en garnison à Niort, dont le château de son père n'était qu'à quelques lieues, que son amant ne l'avait pas plutôt su grosse qu'il avait disparu, et ce qu'il y avait de plus affreux, ajouta Cécile, était que ce jeune homme ayant été tué trois semaines après, dans un duel, elle perdait à-la-fois l'honneur et l'espoir de jamais réparer sa faute ; elle avait, continua-t-elle, cachée sa situation à ses parens, aussi

long-temps qu'elle l'avait pu; mais se voyant enfin hors d'état d'en pouvoir imposer davantage, elle avait tout avouée, et reçue dès-lors de si mauvais traitemens de son père et de sa mère, qu'elle avait pris le parti de se sauver. Il y avait quelques jours qu'elle était dans les environs, ne sachant à quoi se déterminer, et ne pouvant se résoudre à abandonner tout-à-fait la maison paternelle, ou les domaines qui l'avoisinaient, lorsque saisie par les grandes douleurs, elle s'était résolue à tuer son enfant, et peut-être elle-même après, quand Dorgeville lui était apparu et avait daigné lui offrir tant de secours et de consolations.

Ces détails, soutenus d'une figure enchanteresse, et de l'air du monde le plus naïf et le plus intéressant, pénétrèrent bientôt l'âme sensible de Dorgeville. Mademoiselle, dit-il à cette infortunée, je suis trop heureux que le ciel vous ai offert à moi; j'y gagne deux plaisirs bien précieux à mon cœur, et celui de vous avoir connue, et celui bien plus doux encore d'être à-peu-près certain de ré-

parer vos maux. Cet aimable consolateur déclara alors à Cécile, le dessein qu'il avait d'aller trouver ses parens, et de la racommoder avec eux. Vous irez donc seule, monsieur, répondit Cécile, car pour moi je ne m'y représenterai certainement pas. Oui, mademoiselle, j'irai seul d'abord, dit Dorgeville, mais j'espère bien n'en pas revenir sans la permission de vous y ramener. — Oh ! monsieur, n'y comptez jamais, vous ne connaissez pas la dureté des gens auxquels j'ai affaire; leur barbarie est si reconnue, leur fausseté est si grande, que m'assurassent-ils même de mon pardon, je ne me fierais point encore à eux.

Cependant Cécile accepta les offres qui lui étaient faites, et voyant Dorgeville décidé à se rendre le lendemain matin chez Duperrier, elle le conjura de vouloir bien se charger d'une lettre pour le nommé Saint-Surin, l'un des domestiques de son père, et celui qui avait toujours le plus mérité sa confiance par son extrême attachement pour elle. La lettre fut remise cachetée

à Dorgeville, et Cécile, en la lui donnant, le supplia de ne pas abuser de l'extrême confiance qu'elle avait en lui, et de rendre la lettre intacte et telle qu'elle la lui donnait. Dorgeville paraît fâché qu'on puisse douter de sa discrétion après la conduite qu'il tient; on lui en fait mille excuses, il se charge de la commission, recommande Cécile aux paysans chez lesquels elle est, et part.

Dorgeville imaginant bien que la lettre dont il est chargé, doit prévenir en sa faveur le domestique pour lequel elle est, croit que ne connaissant point du tout monsieur Duperrier, ce qu'il a de mieux à faire, est de donner d'abord la lettre qu'il a, et de se faire annoncer ensuite par ce même domestique, dont il sera connu par ce moyen. S'étant nommé à Cécile, il ne doute pas qu'elle ne mande à ce Saint-Surin, dont elle lui a vanté la fidélité, quelle est la personne qui vient s'intéresser à son sort. Il remet en conséquence sa lettre, et Saint-Surin ne l'a pas plutôt lue, qu'il s'écrie avec une sorte d'émotion dont il n'est pas

le maître.... quoi ! c'est vous, monsieur ?... c'est monsieur Dorgeville qui est le protecteur de notre malheureuse maîtresse. Je vais vous annoncer à ses parens, monsieur ; mais je vous préviens qu'ils sont cruellement en colère ; je doute que vous réussissiez à les raccommoder avec leur fille ; quoiqu'il en soit, monsieur, continua Saint-Surin, qui paraissait un garçon d'esprit, et d'une figure agréable, ce procédé fait trop d'honneur à votre âme pour que je ne vous mette pas le plutôt possible à même d'en hâter le succès.... Saint-Surin monte aux appartemens, il prévient à l'instant ses maîtres, et reparaît au bout d'un quart-d'heure. On consentait à voir monsieur Dorgeville, puisqu'il s'était donné la peine de venir d'aussi loin pour une telle affaire ; mais on était d'autant plus peiné qu'il s'en fût chargé, qu'on ne voyait aucun moyen de lui accorder ce qu'il venait solliciter en faveur d'une fille maudite, et qui méritait son sort par l'énormité de sa faute. Dorgeville ne s'effraie point ; on l'introduit ; il trouve dans monsieur et

madame Duperrier deux personnes d'environ cinquante ans, qui le reçoivent honnêtement, quoiqu'avec un peu d'embarras, et Dorgeville expose succinctement ce qui l'amène dans cette maison. Ma femme et moi, nous sommes irrévocablement décidés, monsieur, dit le mari, à ne jamais revoir une créature qui nous déshonore; elle peut devenir ce que bon lui semblera, nous l'abandonnons à la destinée du ciel, en espérant de sa justice qu'il nous vengera bientôt d'une telle fille.... Dorgeville réfuta ce projet barbare, par tout ce qu'il pût employer de plus pathétique et de plus éloquent; ne pouvant convaincre l'esprit de ces gens-là, il essaya d'attaquer leur cœur... même résistance; cependant Cécile ne fut accusée par ces parens cruels, d'aucun autre tort que de ceux dont elle s'était elle-même avouée coupable, et il se trouva que dans tout, les récits qu'elle avait fait étaient absolument conformes aux accusations de ses juges. Dorgeville a beau représenter qu'une faiblesse n'est pas un crime, que sans la mort du sé-

ducteur de Cécile, un mariage eut tout réparé, rien ne réussit; notre négociateur se retire assez peu satisfait; on veut le retenir à dîner, il remercie, et fait sentir, en s'en allant, que la cause de ce refus ne doit se trouver que dans ceux qu'il éprouve lui-même; on ne le presse point, et il sort.

Saint-Surin attendait Dorgeville au sortir du château. Eh bien! monsieur, lui dit ce domestique, avec tout l'air de l'intérêt, n'avais-je pas raison de croire que vos peines seraient infructueuses? vous ne connaissez pas ceux à qui vous venez d'avoir affaire, ce sont des cœurs de bronze, jamais l'humanité ne fut entendue d'eux; sans mon respectueux attachement pour cette chère personne, à laquelle vous voulez bien servir de protecteur et d'ami, il y a long-temps que je les aurais quitté moi-même, et je vous avoue, monsieur, poursuivit ce garçon, qu'en perdant aujourd'hui comme je le fais, l'espoir de jamais consacrer davantage mes services à mademoiselle Duperrier, je ne vais plus m'occuper que

de me placer ailleurs. Dorgeville calme ce fidèle domestique, il lui conseille de ne point quitter ses maîtres, et l'assure qu'il peut être tranquille sur le sort de Cécile, que du moment qu'elle est assez malheureuse pour être abandonnée aussi cruellement de sa famille, il prétend à jamais lui tenir lieu de père. Saint-Surin, en pleurant, embrasse les genoux de Dorgeville, et lui demande en même temps la permission de lui donner la réponse à la lettre qu'il a reçue de Cécile; Dorgeville s'en charge avec plaisir, et revient auprès de son intéressante protégée, qu'il ne console pas autant qu'il l'aurait voulu.

Hélas! monsieur, dit Cécile, quand elle apprend la dureté de sa famille, je devais m'y attendre, je ne me pardonne point, étant sûre de ses procédés, comme je devais l'être, de ne vous avoir pas épargné une visite aussi désagréable, et ces mots furent accompagnés d'un torrent de larmes, que le bienfaisant Dorgeville essuya, en protestant à Cécile de ne l'abandonner jamais.

Clervil : cet honnête ami refusa de prendre part à d'aussi vives résolutions ; il avait, disait-il, été trop maltraité dans cette affaire pour pouvoir autre chose qu'implorer la grâce des coupables, il la demandait avec instance, et se défendait constamment de tout autre genre d'office ou de médiation. Quelle sublimité de sentimens ! Pourquoi cette noblesse est-elle si rare dans les individus de cette robe? Ou pourquoi cet homme unique en portait-il une si flétrie? Commençons par les tentatives de Franval.

Valmont reparut. Tu es un imbécile, lui dit le coupable amant d'Eugénie, tu es indigne d'être mon élève ; et je te t'impanise aux yeux de tout Paris si, dans une seconde entrevue, tu ne te conduis pas mieux avec ma femme ; il faut l'avoir, mon ami, mais l'avoir authentiquement, il faut que mes yeux me convainquent de sa défaite..... il faut enfin que je puisse ôter à cette détestable créature tout moyen d'excuse et de défense. — Mais si elle résiste, répondit Valmont,

— Tu emploieras la violence.... j'aurai soin d'écarter tout le monde.... Effraye-la, menace-la, qu'importe ?.... je regarderai comme autant de services signalés de ta part, tous les moyens de ton triomphe. Ecoute, dit alors Valmont, je consens à ce que tu me proposes, je te donne ma parole que ta femme cèdera ; mais j'exige une condition, rien de fait si tu la refuses; la jalousie ne doit entrer pour rien dans nos arrangemens; tu le sais; jexige donc que tu me laisses passer un seul quart-d'heure avec Eugénie..... tu n'imagines pas comme je me conduirai quand j'aurai joui du plaisir d'entretenir un moment ta fille.....
— Mais, Valmont. — Je conçois tes craintes; mais si tu me crois ton ami, je ne te les pardonne pas, je n'aspire qu'aux charmes de voir Eugénie seule et de l'entretenir une minute. Valmont, dit Franval un peu étonné, tu mets à tes services un prix beaucoup trop cher; je connais, comme toi, tous les ridicules de la jalousie, mais j'idolâtre celle dont tu me parles, et je céderais plutôt ma fortune

que ses faveurs. — Je n'y prétends pas, sois tranquille; et Franval qui voit bien que, dans le nombre de ses connaissances, aucun être, n'est capable de le servir comme Valmont, s'opposant vivement à ce qu'il échappe.... Eh bien! lui dit-il avec un peu d'humeur, je le répète, tes services sont chers; en les acquittant de cette façon, tu me tiens quitte de la reconnaissance. — Oh! la reconnaissance n'est le prix que des services honnêtes; elle ne s'allumera jamais dans ton cœur pour ceux que je vais te rendre; il y a mieux, c'est qu'ils nous brouilleront avant deux mois..... Vas, mon ami, je connais l'homme..... ses travers..... ses écarts, et toutes les suites qu'ils entraînent; place cet animal, le plus méchant de tous, dans telle situation qu'il te plaira, et je ne manquerai pas un seul résultat sur tes données. Je veux donc être payé d'avance, ou je ne fais rien. J'accepte, dit Franval. Eh bien! répondit Valmont, tout dépend de ta volonté maintenant, j'agirai quand tu voudras. Il me faut quelques jours pour

mes préparatifs, dit Franval, mais dans quatre au plus je suis à toi.

M. de Franval avait élevé sa fille de manière à être bien sûr que ce ne serait pas l'excès de sa pudeur qui lui ferait refuser de se prêter aux plans combinés avec son ami; mais il était jaloux, Eugénie le savait; elle l'adorait pour le moins autant qu'elle en était chérie, et elle avoua à Franval, dès qu'elle sut de quoi il s'agissait, qu'elle redoutait infiniment que ce tête-à-tête n'eût des suites. Franval, qui croyait connoitre assez Valmont, pour être sûr qu'il n'y aurait dans tout cela que quelques alimens pour sa tête, mais aucun danger pour son cœur, dissipa de son mieux les craintes de sa fille, et tout se prépara.

Tel fut l'instant où Franval apprit par des gens sûrs et totalement à lui dans la maison de sa belle-mère, qu'Eugénie courait de grands risques, et que madame de Farneille était au moment d'obtenir un ordre pour la faire enlever. Franval ne doute pas que le complot ne soit l'ouvrage de Clervil; et laissant la

pour un moment les projets de Valmont, il ne s'occupe que du soin de se défaire du malheureux ecclésiastique qu'il croit si faussement l'instigateur de tout; il sème l'or; ce véhicule puissant de tous les vices, est placé par lui dans mille mains diverses : six coquins affidés lui répondent enfin d'exécuter ses ordres.

Un soir, au moment où Clervil, qui soupait souvent chez madame de Farneille, s'en retire seul, et à pied, on l'enveloppe..... on le saisit.... on lui dit que c'est de la part du gouvernement. On lui montre un ordre contre-fait, on le jette dans une chaise de poste, et on le conduit en toute diligence dans les prisons d'un château isolé que possédait Franval, au fond des Ardennes. Là, le malheureux est recommandé au concierge de cette terre, comme un scélérat qui a voulu attenter à la vie de son maître; et les meilleures précautions se prennent pour que cette victime infortunée, dont le seul tort est d'avoir usé de trop d'indulgence envers ceux qui l'ou-

tragent aussi cruellement, ne puisse jamais reparaître au jour.

Madame de Farneille fut au désespoir. Elle ne douta point que le coup ne partît de la main de son gendre; les soins nécessaires à retrouver Clervil rallentirent un peu ceux de l'enlèvement d'Eugénie; avec un très-petit nombre de connaissances et un crédit fort médiocre, il était difficile de s'occuper à-la-fois de deux objets aussi importans, d'ailleurs cette action vigoureuse de Franval en avait imposé. On ne pensa donc qu'au directeur; mais toutes les recherches furent vaines; notre scélérat avait si bien pris ses mesures, qu'il devint impossible de rien découvrir : madame de Franval n'osait trop questionner son mari, ils ne s'étaient pas encore parlé depuis la dernière scène, mais la grandeur de l'intérêt annéantit toute considération; elle eut enfin le courage de demander à son tyran, si son projet était d'ajouter à tous les mauvais procédés qu'il avait pour elle, celui d'avoir privé sa mère du meilleur ami qu'elle eut au monde. Le monstre se défendit :

défendit; il poussa la fausseté jusqu'à s'offrir pour faire des recherches; voyant que pour préparer la scène de Valmont, il avait besoin d'adoucir l'esprit de sa femme en renouvellant sa parole de tout mettre en mouvement pour retrouver Clervil, il prodigua les caresses à cette crédule épouse, l'assura que quelqu'infidélité qu'il lui fît, il lui devenait impossible de ne pas l'adorer au fond de l'âme; et madame de Franval, toujours complaisante et douce, toujours heureuse de ce qui la rapprochait d'un homme, qui lui était plus cher que la vie, se prêta à tous les desirs de cet époux perfide, les prévint, les servit, les partagea tous, sans oser profiter du moment, comme elle l'aurait dû, pour obtenir au moins de ce barbare une conduite meilleure, et qui ne plongeât pas chaque jour sa malheureuse épouse dans un abîme de tourmens et de maux. Mais l'eût-elle fait, le succès eût-il couronné ses tentatives? Franval, si faux dans toutes les actions de sa vie, devait-il être plus sincère dans celle qui n'avait, selon lui, d'attraits qu'autant qu'on y

franchissait quelques digues; il eût tout promis sans doute pour le seul plaisir de tout enfreindre, peut-être même eût-il desiré qu'on exigeât de lui des sermens, pour ajouter les attraits du parjure à ses affreuses jouissances.

Franval, absolument en repos, ne songea plus qu'à troubler les autres; tel était le genre de son caractère vindicatif, turbulent, impétueux, quand on l'inquiétait; redesirant sa tranquillité à quelque prix que ce pût être, et ne prenant maladroitement pour l'avoir que les moyens les plus capables de la lui faire perdre de nouveau. L'obtenait-il? ce n'était plus qu'à nuire qu'il employait toutes ses facultés morales et physiques; ainsi toujours en agitation, ou il fallait qu'il prévînt les artifices qu'il contraignait les autres à employer contre lui ou il fallait qu'il en dirigeât contr'eux.

Tout était disposé pour satisfaire Valmont; et son tête-à-tête eut lieu près d'une heure dans l'appartement même d'Eugénie. Eh bien! es-tu content, dit Franval, en rejoignant son ami. C'est

une créature délicieuse, répondit Valmont; mais Franval, je te le conseille, ne hasarde pas pareille chose avec un autre homme, et félicite-toi des sentimens qui, dans mon cœur, doivent te garantir de tous dangers. J'y compte, répondit Franval assez sérieusement, agis donc maintenant au plutôt. — Je préparerai demain ta femme.... tu sens qu'il faut une conversation préliminaire.... quatre jours après tu peux être sûr de moi. Les paroles se donnent et l'on se sépare.

Mais il s'en fallait bien qu'après une telle entrevue, Valmont eût envie de trahir madame de Franval, ou d'assurer à son ami une conquête dont il n'était devenu que trop envieux. Eugénie avait fait sur lui des impressions assez profondes pour qu'il ne pût y renoncer; il était résolu de l'obtenir pour femme, à quelque prix que ce pût être. En y pensant mûrement, dès que l'intrigue d'Eugénie avec son père ne le rebutait pas, il était bien certain que sa fortune égalant celle de Colunce, il pouvait à tout aussi juste titre, prétendre à la même al-

liance; il imagina donc qu'en se présentant pour époux, il ne pouvait pas être refusé, et qu'en agissant avec ardeur, pour rompre les liens incestueux d'Eugénie, en répondant à la famille d'y réussir, il obtiendrait infailliblement l'objet de son culte.... à une affaire près avec Franval, dont son courage et son adresse lui faisaient espérer le succès. Vingt-quatre heures suffisent à ces réflexions, et c'est tout plein de ces idées, que Valmont se rend chez madame de Franval. Elle était avertie; dans sa dernière entrevue avec son mari, on se rappelle qu'elle s'était presque raccommodée, ou plutôt qu'ayant cédé aux artifices insidieux de ce perfide, elle ne pouvait plus refuser la visite de Valmont. Elle avait pourtant objecté les billets, les propos, les idées qu'avait eu Franval; mais lui, n'ayant plus l'air de songer à rien, l'avait très-assurée, que la plus sûre façon de faire croire que tout cela était faux ou n'existait plus, était de voir son ami comme à l'ordinaire; s'y refuser assurait-il, légitimerait ses soupçons; la meil-

leure preuve qu'une femme puisse fournir de son honnêteté, lui avait-il dit, est de continuer à voir publiquement celui dont on a tenu des propos relatifs à elle : tout cela était sophistique; madame de Franval le sentait à merveille, mais elle espérait une explication de Valmont; le desir de l'avoir, joint à celui de ne point fâcher son époux, avait fait disparaître à ses yeux tout ce qui aurait dû raisonnablement l'empêcher de voir ce jeune homme. Il arrive donc, et Franval se hâtant de sortir, les laisse aux prises comme la dernière fois : les éclaircissemens devaient être vifs et longs; Valmont plein de ses idées, abrége tout et vient au fait.

O ! madame, ne voyez plus en moi le même homme qui se rendit si coupable à vos yeux la dernière fois qu'il vous entretint, se pressa-t-il de dire; j'étais alors le complice des torts de votre époux, j'en deviens aujourd'hui le réparateur; mais prenez confiance en moi, madame, daignez vous pénétrer de la parole d'honneur que je vous donne de ne venir

ici ni pour vous mentir, ni pour vous en imposer sur rien ; alors il convint de l'histoire des faux billets et des lettres contrefaites, il demanda mille excuses de s'y être prêté, il prévint madame de Franval des nouvelles horreurs qu'on exigeait encore de lui, et pour constater sa franchise, il avoua ses sentimens pour Eugénie, dévoila ce qui s'était fait, s'engagea à tout rompre, à enlever Eugénie à Franval, et à la conduire en Picardie, dans une des terres de madame de Farneille, si l'une et l'autre de ces dames lui en accordaient la permission, et lui promettaient en mariage pour récompense, celle qu'il aurait retiré de l'abîme.

Ces discours, ces aveux de Valmont portaient un tel caractère de vérité, que madame de Franval ne pût s'empêcher d'être convaincue; Valmont était un excellent parti pour sa fille ; après la mauvaise conduite d'Eugénie, pouvait-elle espérer autant ? Valmont se chargeait de tout, il n'y avait pas d'autre moyen de faire cesser le crime affreux qui désespérait madame de Franval ; ne devait-elle pas se

flatter d'ailleurs du retour des sentimens de son époux, aprés la rupture de la seule intrigue, qui réellement pût devenir dangereuse et pour elle et pour lui; ces considérations la décidérent, elle se rendit, mais aux conditions que Valmont lui donnerait sa parole de ne point se battre contre son mari, de passer en pays étranger aprés avoir rendu Eugénie à madame de Farneille, et d'y rester jusqu'à ce que la tête de Franval fût devenue assez calme, pour se consoler de la perte de ses illicites amours, et consentir enfin au mariage. Valmont s'engagea à tout; madame de Franval, de son côté, lui répondit des intentions de sa mére, elle l'assura qu'elle ne contrarierait en rien les résolutions qu'ils prenaient ensemble, et Valmont se retira en renouvellant ses excuses à madame de Franval, d'avoir pu se porter contre elle à tout ce que son mal-honnête époux en avait exigé. Dés le lendemain, madame de Farneille instruite, partit pour la Picardie, et Franval, noyé dans le tourbillon perpétuel de ses plaisirs, comptant

solidement sur Valmont, ne craignant plus Clervil, se jeta dans le piège préparé, avec la même *bonhomie* qu'il desirait si souvent voir aux autres, quand à son tour il avait envie de les y faire tomber.

Depuis environ six mois, Eugénie qui touchait à sa dix-septième année, sortait assez souvent seule, ou avec quelques-unes de ses amies. La veille du jour où Valmont, par arrangement pris avec son ami, devait attaquer madame de Franval, elle était absolument seule à une piéce nouvelle des Français, et elle en revenait de même, devant aller chercher son père dans une maison où il lui avait donné rendez-vous, afin de se rendre ensemble dans celle où tous les deux soupaient.... A peine la voiture de mademoiselle de Franval a-t-elle quitté le faubourg Saint-Germain, que dix hommes masqués arrêtent les chevaux, ouvrent la portière, se saisissent d'Eugénie, et la jettent dans une chaise de poste, à côté de Valmont, qui prenant toute sorte de précaution pour empêcher

les cris, recommande la plus extrême diligence, et se trouve hors de Paris en un clin-d'œil.

Il était malheureusement devenu impossible de se défaire des gens et du carosse d'Eugénie, moyennant quoi Franval fut averti fort vîte. Valmont, pour se mettre à couvert, avait compté sur l'incertitude où serait Franval de la route qu'il prendrait, et sur les deux ou trois heures d'avance qu'il devrait nécessairement avoir. Pourvu qu'il touchât la terre de madame de Farneille, c'était tout ce qu'il fallait, parce que de là, deux femmes sûres, et une voiture de poste, attendaient Eugénie pour la conduire sur les frontières, dans un asyle ignoré même de Valmont, qui, passant tout de suite en Hollande, ne reparaissait plus que pour épouser sa maîtresse, dès que madame de Farneille et sa fille lui feraient savoir qu'il n'y avait plus d'obstacles; mais la fortune permit que ces sages projets échouassent près des horribles desseins du scélérat dont il s'agit.

Franval instruit, ne perd pas un instant, il se rend à la poste, il demande pour quelle route on a donné des chevaux depuis six heures du soir. A sept, il est parti une berline pour Lyon, à huit, une chaise de poste pour la Picardie; Franval ne balance pas, la berline de Lyon ne doit assurément pas l'intéresser, mais une chaise de poste faisant route vers une province où madame de Farneille a des terres, c'est cela, en douter, serait une folie; il fait donc mettre promptement les huit meilleurs chevaux de la poste sur la voiture dans laquelle il se trouve, il fait prendre des bidets à ses gens, achète et charge des pistolets pendant qu'on attelle, et vole comme un trait où le conduisent l'amour, le désespoir et la vengeance. En relayant à Senlis, il apprend que la chaise qu'il poursuit, en sort à peine... Franval ordonne qu'on fende l'air; pour son malheur, il atteint la voiture; ses gens et lui, le pistolet à la main, arrêtent le postillon de Valmont, et l'impétueux Franval reconnaissant son adversaire, lui

brûle la cervelle avant qu'il ne se mette en défense, arrache Eugénie mourante, se jette avec elle dans son carosse, et se retrouve à Paris avant dix heures du matin. Peu inquiet de tout ce qui vient d'arriver, Franval ne s'occupe que d'Eugénie.... Le perfide Valmont n'a-t-il point voulu profiter des circonstances? Eugénie est-elle encore fidelle, et ses coupables nœuds ne sont-ils pas flétris? Mademoiselle de Franval rassure son père? Valmont n'a fait que lui dévoiler son projet, et plein d'espoir de l'épouser bientôt, il s'est gardé de profaner l'autel où il voulait offrir des vœux purs; les sermens d'Eugénie rassurent Franval.... Mais sa femme... était-elle au fait de ces manœuvres.... s'y était-elle prêtée? Eugénie, qui avait eu le temps de s'instruire, certifie que tout est l'ouvrage de sa mère, à laquelle elle prodigue les noms les plus odieux, et que cette fatale entrevue, où Franval s'imaginait que Valmont se préparait à le servir si bien, était positivement celle où il le trahissait avec le plus d'impudence. Ah! dit Fran-

val, furieux, que n'a-t-il encore mille vies.... j'irais les lui arracher toutes les unes après les autres.... Et ma femme!... quand je cherchais à l'étourdir.... elle était la première à me tromper.... cette créature que l'on croit si douce.... cet ange de vertu.... Ah! traîtresse, traîtresse, tu paieras cher ton crime.... il faut du sang à ma vengeance, et j'irai, s'il le faut, le puiser de mes lèvres dans tes veines perfides.... Tranquillise-toi, Eugénie, poursuit Franval dans un état violent.... oui, tranquillise-toi, le repos te devient nécessaire, va le goûter pendant quelques heures, je veillerai seul à tout ceci.

Cependant madame de Farneille, qui avait placé des espions sur la route, n'est pas long-temps sans être avertie de tout ce qui vient de se passer; sachant sa petite fille reprise, et Valmont tué, elle accourt promptement à Paris... Furieuse, elle assemble sur-le-champ son conseil; on lui fait voir que le meurtre de Valmont va livrer Franval entre ses mains, que le crédit qu'elle redoute va s'éclip-

ser dans un instant, et qu'elle redevient aussi-tôt maîtresse et de sa fille et d'Eugénie; mais on lui recommande de prévenir l'éclat, et dans la crainte d'une procédure flétrissante, de solliciter un ordre qui puisse mettre son gendre à couvert. Franval aussi-tôt instruit de ces avis et des démarches qui en deviennent les suites, apprenant à-la-fois que son affaire se sait, et que sa belle-mère n'attend, lui dit-on, que son désastre pour en profiter, vole aussi-tôt à Versailles, voit le ministre, lui confie tout, et n'en reçoit pour réponse que le conseil d'aller se cacher promptement dans celle de ses terres qu'il possède en Alsace, sur les frontières de la Suisse. Franval revient à l'instant chez lui, et dans le dessein de ne pas manquer sa vengeance, de punir la trahison de sa femme, et de se trouver toujours possesseur d'objets assez chers à madame de Farneille, pour qu'elle n'ose, politiquement au moins, prendre parti contre lui, il se résout de ne partir pour Valmor, cette terre que lui a conseillé le

ministre, de n'y aller, dis-je, qu'accompagné de sa femme et de sa fille.... Mais madame de Franval acceptera-t-elle? se sentant coupable de l'espéce de trahison qui a occasionné tout ce qui arrive, pourra-t-elle s'éloigner autant? osera-t-elle se confier sans crainte aux bras d'un époux outragé? Telle est l'inquiétude de Franval; pour savoir à quoi s'en tenir, il entre à l'instant chez sa femme, qui savait déjà tout.

Madame, lui dit-il avec sang-froid, vous m'avez plongé dans un abîme de malheurs par des indiscrétions bien peu réfléchies; en en blâmant l'effet j'en approuve néanmoins la cause, elle est assurément dans votre amour pour votre fille et pour moi; et comme les premiers torts m'appartiennent, je dois oublier les seconds. Chère et tendre moitié de ma vie, continue-t-il, en tombant aux genoux de sa femme, voulez-vous accepter une réconciliation que rien ne puisse troubler désormais; je viens vous l'offrir, et voici ce que je mets en vos mains pour la sceller..... Alors il dépose

aux pieds de son épouse tous les papiers contrefaits de la prétendue correspondance de Valmont. Brûlez tout cela, chère amie, je vous conjure, poursuit le traître, avec des larmes feintes, et pardonnez ce que la jalousie m'a fait faire : bannissons toute aigreur entre nous; j'ai de grands torts, je le confesse; mais qui sait si Valmont, pour réussir dans ses projets, ne m'a point noirci près de vous bien plus que je ne le mérite..... s'il avait osé dire que j'eusse pu cesser de vous aimer..... que vous n'eussiez pas toujours été l'objet le plus précieux et le plus respectable qui fût pour moi dans l'univers; ah! cher ange, s'il se fût souillé de ces calomnies, que j'aurais bien fait de priver le monde d'un pareil fourbe et d'un tel imposteur! Oh! monsieur, dit madame de Franval en larmes, est-il possible de concevoir les atrocités que vous enfantâtes contre moi? Quelle confiance voulez-vous que je prenne en vous après de telles horreurs? — Je veux que vous m'aimiez encore, ô la plus tendre et la plus aimable des femmes!

je veux, qu'accusant uniquement ma tête de la multitude de mes écarts, vous vous convainquiez que jamais ce cœur, où vous régnâtes éternellement, ne put être capable de vous trahir.... oui, je veux que vous sachiez qu'il n'est pas une de mes erreurs qui ne m'ait rapproché plus vivement de vous.... Plus je m'éloignais de ma chère épouse, moins je voyais la possibilité de la retrouver dans rien; ni les plaisirs, ni les sentimens n'égalaient ceux que mon inconstance me faisait perdre avec elle, et dans les bras même de son image, je regrettais la réalité.... Oh! chere et divine amie, où trouver une âme comme la tienne! où goûter les faveurs qu'on cueille dans tes bras! Oui, j'abjure tous mes égaremens.. je ne veux plus vivre que pour toi seule au monde.... que pour rétablir dans ton cœur ulcéré, cet amour si justement détruit par des torts.... dont j'abjure jusqu'au souvenir.

Il était impossible à madame de Franval, de résister à des expressions aussi tendres de la part d'un homme qu'elle

adorait toujours; peut-on haïr ce qu'on a bien aimé? Avec l'âme délicate et sensible de cette intéressante femme, voit-on de sang-froid, à ses pieds, noyé des larmes du remords, l'objet qui fut si précieux. Des sanglots s'échappèrent.... Moi, dit-elle, en pressant sur son cœur les mains de son époux.... moi qui n'ai jamais cessé de t'idolâtrer, cruel! c'est moi que tu désespères à plaisir!.... ah! le ciel m'est témoin que de tous les fléaux dont tu pouvais me frapper, la crainte d'avoir perdu ton cœur, ou d'être soupçonné par toi, devenait le plus sanglant de tous..... Et quel objet encore tu prends pour m'outrager?.... ma fille!..... c'est de ses mains dont tu perces mon cœur.... tu veux me forcer de haïr celle que la nature m'a rendue si chère? Ah! dit Franval, toujours plus enflammé, je veux la ramener à tes genoux, je veux qu'elle y abjure, comme moi, et son impudence et ses torts.... qu'elle obtienne, comme moi, son pardon. Ne nous occupons plus tous trois que de notre mutuel bonheur. Je vais te rendre ta fille....;

rends-moi mon épouse..... et fuyons.
— Fuir, grand dieu ! — Mon aventure fait du bruit.... je puis être perdu demain.... Mes amis, le ministre, tous m'ont conseillé un voyage à Valmor.... Daigneras-tu m'y suivre, ô mon amie ! serait-ce à l'instant où je demande à tes pieds mon pardon, que tu déchirerais mon cœur par un refus ? — Tu m'effraies..... Quoi, cette affaire !.... — Se traite comme un meurtre, et non comme un duel. — Oh dieu ! et c'est moi qui en suis cause !.... Ordonne.... ordonne : dispose de moi, cher époux.... Je te suis, s'il le faut, au bout de la terre.... Ah ! je suis la plus malheureuse des femmes ! — Dis la plus fortunée sans doute, puisque tous les instans de ma vie vont être consacrés à changer désormais en fleurs les épines dont j'entourais tes pas.... un désert ne suffit-il pas quand on s'aime ? D'ailleurs ceci ne peut être éternel ; mes amis prévenus, vont agir. — Et ma mère.... je voudrais la voir.... — Ah ! garde-t-en bien, chère amie, j'ai des preuves sûres qu'elle aigrit les parens

de Valmont.... qu'elle même, avec eux, sollicite ma perte....— Elle en est incapable ; cesse d'imaginer ces perfides horreurs ; son âme faite pour aimer, n'a jamais connu l'imposture.... tu ne l'appécias jamais bien, Franval..... que ne sus-tu l'aimer comme moi ! nous eussions trouvé dans ses bras la félicité sur la terre, c'était l'ange de paix qu'offrait le ciel aux erreurs de ta vie, ton injustice a repoussé son sein, toujours ouvert à ta tendresse, et par inconséquence ou caprice, par ingratitude ou libertinage, tu t'es volontairement privé de la meilleure et de la plus tendre amie qu'eut créée pour toi la nature : eh bien ! je ne la verrai donc pas ? — Non, je te le demande avec instance.... les momens sont si précieux ! Tu lui écriras, tu lui peindras mon repentir.... peut-être se rendra-t-elle à mes remords.... peut-être recouvrerai-je un jour son estime et son cœur ; tout s'appaisera, nous reviendrons.... nous reviendrons jouir dans ses bras, de son pardon et de sa tendresse... Mais éloignons-nous maintenant, chère

amie..... il le faut dès l'heure même, et les voitures nous attendent.... Madame de Franval effrayée, n'ose plus rien répondre ; elle se prépare : un desir de Franval n'est-il pas un ordre pour elle. Le traître vole à sa fille ; il la conduit aux pieds de sa mère; la fausse créature s'y jette avec autant de perfidie que son père : elle pleure, elle implore sa grâce, elle l'obtient. Madame de Franval l'embrasse ; il est si difficile d'oublier qu'on est mère, quelqu'outrage qu'on ait reçu de ses enfans.... la voix de la nature est si impérieuse dans une âme sensible, qu'une seule larme de ces objets sacrés, suffit à nous faire oublier dans eux, vingt ans d'erreurs ou de travers.

On partit pour Valmor. L'extrême diligence qu'on était obligé de mettre à ce voyage légitima aux yeux de madame de Franval, toujours crédule et toujours aveuglée, le petit nombre de domestique qu'on emmenait. Le crime évite les regards.... il les craint tous ; sa sécurité ne se trouvant possible que dans les ombres du mystère, il s'en enveloppe quand il veut agir.

Rien ne se démentit à la campagne; assiduités, égards, attentions, respects, preuves de tendresse d'une part.... du plus violent amour de l'autre, tout fut prodigué, tout séduisit la malheureuse Franval.... Au bout du monde, éloignée de sa mère, dans le fond d'une solitude horrible, elle se trouvait heureuse puisqu'elle avait, disait-elle, le cœur de son mari, et que sa fille, sans cesse à ses genoux, ne s'occupait que de lui plaire.

Les appartemens d'Eugénie et de son père ne se trouvaient plus voisins l'un de l'autre; Franval logeait à l'extrêmité du château, Eugénie, tout près de sa mère; et la décence, la régularité, la pudeur, remplaçaient à Valmor, dans le degré le plus éminent, tous les désordres de la capitale. Chaque nuit Franval se rendait auprès de son épouse, et le fourbe, au sein de l'innocence, de la candeur et de l'amour, osait impudemment nourrir l'espoir de ses horreurs. Assez cruel pour n'être pas désarmé par ces caresses naïves et brûlantes, que lui prodiguait la plus délicate des femmes,

c'était au flambeau de l'amour même, que le scélérat allumait celui de la vengeance.

On imagine pour tant bien que les assiduités de Franval pour Eugénie ne se rallentissaient pas. Le matin, pendant la toilette de sa mère, Eugénie rencontrait son père au fond des jardins, elle en obtenait à son tour et les avis nécessaires à la conduite du moment et les faveurs qu'elle était loin de vouloir céder totalement à sa rivale.

Il n'y avait pas huit jours que l'on était arrivé dans cette retraite, lorsque Franval y apprit que la famille de Valmont le poursuivait à outrance, et que l'affaire allait se traiter de la manière la plus grave; il devenait, disait-on, impossible de la faire passer pour un duel, il y avait eu malheureusement trop de témoins; rien de plus certain d'ailleurs, ajoutait-on à Franval, que madame de Farneille était à la tête des ennemis de son gendre, pour achever de le perdre en le privant de sa liberté, ou en le contraignant à sortir de France, afin de faire

incessamment rentrer sous son aile les deux objets chéris qui s'en séparaient. Franval montra ces lettres à sa femme; elle prit à l'instant la plume pour calmer sa mère, pour l'engager à une façon de penser différente, et pour lui peindre le bonheur dont elle jouissait depuis que l'infortune avait amolli l'âme de son malheureux époux; elle assurait d'ailleurs qu'on emploierait en vain toute sorte de procédés pour la faire revenir à Paris avec sa fille, qu'elle était résolue de ne point quitter Valmor que l'affaire de son mari ne fût arrangée; et que si la méchanceté de ses ennemis, ou l'absurdité de ses juges, lui faisaient encourir un arrêt qui dût le flétrir, elle était parfaitement décidée à s'expatrier avec lui. Franval remercia sa femme; mais n'ayant nulle envie d'attendre le sort que l'on lui préparait, il la prévint qu'il allait passer quelque temps en Suisse, qu'il lui laissait Eugénie, et les conjurait toutes deux de ne pas s'éloigner de Valmor que son destin ne fût éclairci; que, quel qu'il fût, il reviendrait tou-

jours passer vingt-quatre heures avec sa chère épouse pour aviser de concert au moyen de retourner à Paris si rien ne s'y opposait, ou d'aller, dans le cas contraire, vivre quelque part en sûreté.

Ces résolutions prises, Franval, qui ne perdait point de vue que l'imprudence de sa femme avec Valmont était l'unique cause de ses revers, et qui ne respirait que la vengeance, fit dire à sa fille qu'il l'attendait au fond du parc, et s'étant enfermé avec elle dans un pavillon solitaire, après lui avoir fait jurer la soumission la plus aveugle à tout ce qu'il allait lui prescrire, il l'embrasse, et lui parle de la manière suivante :

» Vous me perdez, ma fille.... peut-être pour jamais.... et voyant Eugénie en larmes.... Calmez-vous, mon ange, lui dit-il, il ne tient qu'à vous que notre bonheur renaisse, et qu'en France, ou ailleurs, nous ne nous retrouvions à peu de chose près, aussi heureux que nous l'étions. Vous êtes, je me flatte, Eugénie, aussi convaincue qu'il est possible de l'être, que votre mère est la seule cause

de

de tous nos malheurs; vous savez que je n'ai pas perdu ma vengeance de vue; si je l'ai déguisée aux yeux de ma femme, vous en avez connu les motifs, vous les avez approuvé, vous m'avez aidé à former le bandeau, dont il était prudent de l'aveugler; nous voici au terme, Eugénie, il faut agir, votre tranquillité en dépend, ce que vous allez entreprendre, assure à jamais la mienne; vous m'entendez j'espère, et vous avez trop d'esprit, pour que ce que je vous propose, puisse vous alarmer un instant.... Oui, ma fille, il faut agir, il le faut sans délais, il le faut sans remords, et ce doit être votre ouvrage. Votre mère a voulu vous rendre malheureuse, elle a souillé les nœuds qu'elle réclame, elle en a perdu les droits; dès-lors, non-seulement elle n'est plus pour vous qu'une femme ordinaire, mais elle devient même votre plus mortelle ennemie; or, la loi de la nature la plus intimement gravée dans nos âmes, est de nous défaire les premiers, si nous le pouvons, de ceux qui conspirent contre nous; cette loi sacrée, qui nous meut et

qui nous inspire sans cesse, ne mit point en nous l'amour du prochain avant celui que nous nous devons à nous-même.... d'abord nous, et les autres ensuite, voilà la marche de la nature ; aucun respect, par conséquent, aucun ménagement pour les autres, si-tôt qu'ils ont prouvé que notre infortune ou notre perte était le seul objet de leurs vœux ; se conduire différemment, ma fille, serait préférer les autres à nous, et cela serait absurde. Maintenant, venons aux motifs qui doivent décider l'action que je vous conseille.

» Je suis obligé de m'éloigner, vous en savez les raisons ; si je vous laisse avec cette femme, avant un mois, gagnée par sa mère, elle vous ramène à Paris, et comme vous ne pouvez plus être mariée après l'éclat qui vient d'être fait, soyez bien sûre que ces deux cruelles personnes, ne deviendront maîtresses de vous, que pour vous faire éternellement pleurer dans un cloître, et votre faiblesse et nos plaisirs. C'est votre grand-mère, Eugénie, qui poursuit contre moi,

c'est elle qui se réunit à mes ennemis pour achever de m'écraser ; de tels procédés de sa part peuvent-ils avoir d'autre objet que celui de vous ravoir, et vous aura-t-elle sans vous renfermer ? Plus mes affaires s'enveniment, plus le parti qui nous tourmente prend de la force et du crédit. Or, il ne faut pas douter que votre mère ne soit intérieurement à la tête de ce parti, il ne faut pas douter qu'elle ne le rejoigne dès que je serai absent ; cependant ce parti ne veut ma perte, que pour vous rendre la plus malheureuse des femmes ; il faut donc se hâter de l'affaiblir, et c'est lui enlever sa plus grande énergie, que d'en soustraire madame de Franval. Prendrons-nous un autre arrangement ? vous emmenerai-je avec moi ? Votre mère irritée, rejoint aussi-tôt la sienne, et dès-lors, Eugénie, plus un seul instant de tranquillité pour nous ; nous serons recherchés, poursuivis par-tout, pas un pays n'aura le droit de nous donner un asyle, pas un refuge sur la surface du globe ne deviendra sacré.... inviolable, aux yeux

des monstres dont nous poursuivra la rage ; ignorez-vous à quelle distance atteignent ces armes odieuses du despotisme et de la tyrannie, lorsque payées au poids de l'or, la méchanceté les dirige ? Votre mère morte, au contraire, madame de Farneille, qui l'aime plus que vous, et qui n'agit dans tout que pour elle, voyant son parti diminué du seul être qui réellement l'attache à ce parti, abandonnera tout, n'excitera plus mes ennemis.... ne les enflammera plus contre moi.... De ce moment, de deux choses l'une, ou l'affaire de Valmont s'arrange, et rien ne s'oppose plus à notre retour à Paris, ou elle devient plus mauvaise, et contrains alors à passer chez l'étranger, au moins y sommes-nous à l'abri des traits de la Farneille, qui, tant que votre mère vivra, n'aura pour but que notre malheur, parce que, encore une fois, elle s'imagine que la félicité de sa fille ne peut être établie que sur notre chûte.

» De quelque côté que vous envisagiez notre position, vous y verrez donc ma-

dame de Franval traversant dans tout notre repos, et sa détestable existence, le plus sûr empêchement à notre félicité.

» Eugénie, Eugénie, poursuit Franval avec chaleur, en prenant les deux mains de sa fille.... chère Eugénie, tu m'aimes, veux-tu donc, dans la crainte d'une action.... aussi essentielle à nos intérêts, perdre à jamais celui qui t'adore ! ô, chère et tendre amie, décides-toi, tu n'en peux conserver qu'un des deux; nécessairement parricide, tu n'as plus que le choix du cœur, ou tes criminels poignards doivent s'enfoncer; ou il faut que ta mère périsse, ou il faut renoncer à moi... que dis-je, il faut que tu m'égorges moi-même.... Vivrais-je, hélas ! sans toi? crois-tu qu'il me serait possible d'exister sans mon Eugénie? résisterais-je au souvenir des plaisirs que j'aurais goûté dans ces bras.... à ces plaisirs délicieux éternellement perdus pour mes sens? Ton crime, Eugénie, ton crime, est le même en l'un et l'autre cas; ou il faut détruire une mère qui t'abhorre, et qui ne vit que pour ton malheur, ou il faut assas-

siner un père qui ne respire que pour toi. Choisis, choisis donc, Eugénie, et si c'est moi que tu condamnes, ne balance pas, fille ingrate, déchire sans pitié ce cœur dont trop d'amour est le seul tort, je bénirai les coups qui viendront de ta main, et mon dernier soupir sera pour t'adorer ».

Franval se tait pour écouter la réponse de sa fille ; mais une réflexion profonde paraît la tenir en suspens.... elle s'élance à la fin dans les bras de son père. O toi ! que j'aimerai toute ma vie, s'écrie-t-elle, peux tu douter du parti que je prends? peux-tu soupçonner mon courage? Arme à l'instant mes mains, et celle que proscrivent ses horreurs et ta sûreté, va bientôt tomber sous mes coups ; instruis-moi, Franval, règle ma conduite, pars, puisque ta tranquillité l'exige.... j'agirai pendant ton absence, je t'instruirai de tout ; mais quelque tournure que prennent les affaires.... notre ennemie perdue, ne me laisse pas seule en ce château, je l'exige.... viens m'y reprendre, ou fais-moi part des

lieux où je pourrai te joindre. Fille chérie, dit Franval, en embrassant le monstre qu'il a trop su séduire, je savais bien que je trouverais en toi tous les sentimens d'amour et de fermeté nécessaires à notre mutuel bonheur.... Prends cette boëte.... la mort est dans son sein.... Eugénie prend la funeste boëte, elle renouvelle ses sermens à son père; les autres résolutions se déterminent; il est arrangé qu'elle attendra l'évènement du procès, et que le crime projeté aura lieu ou non, en raison de ce qui se décidera pour ou contre son père.... On se sépare, Franval revient trouver son épouse, il porte l'audace et la fausseté, jusqu'à l'inonder de larmes, jusqu'à recevoir, sans se démentir, les caresses touchantes et pleines de candeur prodiguées par cet ange céleste. Puis étant convenu qu'elle restera sûrement en Alsace avec sa fille, quelque soit le succès de son affaire, le scélérat monte à cheval, et s'éloigne.... il s'éloigne de l'innocence et de la vertu, si long-temps souillées par ses crimes.

Franval fut s'établir à Bâle, afin de se trouver, moyennant cela, et à l'abri des poursuites qu'on pourrait faire contre lui, et en même temps aussi près de Valmor qu'il était possible, pour que ses lettres pussent, à son défaut, entretenir dans Eugénie, les dispositions qu'il y desirait.... Il y avait environ vingt-cinq lieues de Bâle à Valmor, mais des communications assez faciles, quoiqu'au milieu des bois de la Forêt-Noire, pour qu'il pût se procurer une fois la semaine des nouvelles de sa fille. A tout hazard, Franval avait emporté des sommes immenses, mais plus encore en papier qu'en argent. Laissons-le s'établir en Suisse, et retournons auprès de sa femme.

Rien de pur, rien de sincère comme les intentions de cette excellente créature; elle avait promis à son époux de rester à cette campagne, jusqu'à ses nouveaux ordres; rien n'eut fait changer ses résolutions, elle en assurait chaque jour Eugénie.... Trop malheureusement éloignée de prendre en elle la confiance que cette respectacle mère était faite

pour lui inspirer, partageant toujours l'injustice de Franval, qui en nourrissait les semences par des lettres réglées, Eugénie n'imaginait pas qu'elle pût avoir au monde une plus grande ennemie que sa mère. Il n'y avait pourtant rien que ne fît celle-ci pour détruire dans sa fille l'éloignement invincible que cette ingrate conservait au fond de son cœur; elle l'accablait de caresses et d'amitié, elle se félicitait tendrement avec elle de l'heureux retour de son mari, portait la douceur et l'aménité au point de remercier quelquefois Eugénie, et de lui laisser tout le mérite de cette heureuse conversion; ensuite, elle se désolait d'être devenue l'innocente cause des nouveaux malheurs qui menaçaient Franval; loin d'en accuser Eugénie, elle ne s'en prenait qu'à elle-même, et la pressant sur son sein, elle lui demandait avec des larmes, si elle pourrait jamais lui pardonner.... L'âme atroce d'Eugénie résistait à ces procédés angéliques, cette âme perverse n'entendait plus la voix de la nature, le vice avait fermé tous les

chemins qui pouvaient arriver à elle....
Se retirant froidement des bras de sa mère, elle la regardait avec des yeux quelquefois égarés, et se disait, pour s'encourager, *comme cette femme est fausse.... comme elle est perfide.... elle me caressa de même le jour où elle me fit enlever;* mais ces reproches injustes n'étaient que les sophismes abominables dont s'étaie le crime, quand il veut étouffer l'organe du devoir. Madame de Franval, en faisant enlever Eugénie pour le bonheur de l'une.... pour la tranquillité de l'autre, et pour les intérêts de la vertu, avait pu déguiser ses démarches; de telles feintes ne sont désapprouvées que par le coupable qu'elles trompent; elles n'offensent pas la probité. Eugénie résistait donc à toute la tendresse de madame de Franval, parce qu'elle avait envie de commettre une horreur, et nullement à cause des torts d'une mère qui sûrement n'en avait aucuns vis-à-vis de sa fille.

Vers la fin du premier mois de séjour à Valmor, madame de Farneille écrivit

à sa fille que l'affaire de son mari devenait des plus sérieuses, et que d'après la crainte d'un arrêt flétrissant, le retour de madame de Franval et d'Eugénie devenait d'une extrême nécessité, tant pour en imposer au public, qui tenait les plus mauvais propos, que pour se joindre à elle, et solliciter ensemble un arrangement qui pût désarmer la justice, et répondre du coupable sans le sacrifier.

Madame de Franval, qui s'était décidée à n'avoir aucun mystère pour sa fille, lui montra sur-le-champ cette lettre; Eugénie, de sang-froid, demanda, en fixant sa mère, quel était, à ces tristes nouvelles, le parti qu'elle avait envie de prendre? Je l'ignore, reprit madame de Franval.... Dans le fait, à quoi servons-nous ici? ne serions-nous pas mille fois plus utiles à mon mari, en suivant les conseils de ma mère? Vous êtes la maîtresse, madame, répondit Eugénie, je suis faite pour vous obéir, et ma soumission vous est assurée.... Mais madame de Franval, voyant bien à la sécheresse

de cette réponse, que ce parti ne convient pas à sa fille, elle lui dit qu'elle attendra encore, qu'elle va récrire, et qu'Eugénie peut être sûre, que si elle manque aux intentions de Franval, ce ne sera que dans l'extrême certitude de lui être plus utile à Paris qu'à Valmor.

Un autre mois se passa de cette manière, pendant lequel Franval ne cessait d'écrire à sa femme et à sa fille, et d'en récevoir les lettres les plus faites pour lui être agréables, puisqu'il ne voyait dans les unes qu'une parfaite condescendance à ses desirs, et dans les autres, qu'une fermeté la plus entière aux résolutions du crime projeté, dès que la tournure des affaires l'exigerait, ou dès que madame de Franval aurait l'air de se rendre aux sollicitations de sa mère; car, disait Eugénie dans ses lettres, si je ne remarque dans votre femme que de la droiture et de la franchise, et si les amis qui servent vos affaires à Paris, parviennent à la finir, je vous remettrai le soin dont vous m'avez chargé, et vous

le remplirai vous-même quand nous serons ensemble, si vous le jugez alors à propos, à moins pourtant que, dans tous les cas, vous ne m'ordonniez d'agir, et que vous ne le trouviez indispensable, alors je prendrai tout sur moi, soyez-en certain.

Franval approuva dans sa réponse tout ce que lui mandait sa fille, et telle fut la dernière lettre qu'il en reçut et qu'il écrivit. La poste d'ensuite n'en apporta plus. Franval s'inquiéta; aussi peu satisfait du courrier d'aprés, il se désespère, et son agitation naturelle ne lui permettant plus d'attendre, il forme dés l'instant le projet de venir lui-même à Valmor savoir la cause des retards qui l'inquiètent aussi cruellement.

Il monte à cheval suivi d'un valet fidele; il devait arriver le second jour, assez avant dans la nuit, pour n'être reconnu de personne; à l'entrée des bois qui couvrent le château de Valmor, et qui se réunissent à la forêt noire vers l'orient, six hommes bien armés arrêtent Franval et son laquais; ils demandent la

bourse; ces coquins sont instruits, ils savent à qui ils parlent, ils savent que Franval, impliqué dans une mauvaise affaire, ne marche jamais sans son porte-feuille et prodigieusement d'or..... Le valet résiste, il est étendu sans vie aux pieds de son cheval; Franval, l'épée à la main, met pied à terre, il fond sur ces malheureux, il en blesse trois, et se trouve enveloppé par les autres; on lui prend tout ce qu'il a, sans parvenir néanmoins à lui ravir son arme, et les voleurs s'échappent aussitôt qu'ils l'ont dépouillé; Franval les suit, mais les brigands fendant l'air avec leur vol et les chevaux, il devient impossible de savoir de quel côté se sont dirigés leurs pas.

Il faisait une nuit horrible, l'aquilon, la grêle..... tous les élémens semblaient s'être déchaînés contre ce misérable..... Il y a peut-être des cas, où la nature révoltée des crimes de celui qu'elle poursuit, veut l'accabler, avant de le retirer à elle, de tous les fléaux dont elle dispose..... Franval, à moitié nud, mais tenant toujours son épée, s'éloigne comme il peut

de ce lieu funeste en se dirigeant du côté de Valmor. Connaissant mal les environs d'une terre dans laquelle il n'a été que la seule fois où nous l'y avons vu, il s'égare dans les routes obscures de cette forêt entièrement inconnue de lui....... Epuisé de fatigue, anéanti par la douleur..... dévoré d'inquiétude, tourmenté de la tempête, il se jette à terre, et là, les premières larmes qu'il ait versé de sa vie viennent par flots inonder ses yeux.... Infortuné, s'écrie-t-il, tout se réunit donc pour m'écraser enfin..... pour me faire sentir le remords.... c'était par la main du malheur qu'il devait pénétrer mon âme ; trompé par les douceurs de la prospérité, je l'aurais toujours méconnu. O toi, que j'outrageai si grièvement, toi, qui deviens peut-être en cet instant la proie de ma fureur et de ma barbarie !....... épouse adorable..... le monde, glorieux de ton existence, te posséderait-il encore ? La main du ciel a-t-elle arrêté mes horreurs ?...... Eugénie ! fille trop crédule...... trop indignement séduite par mes abominables artifices..... la na-

ture a-t-elle amolli ton cœur ?..... a-t-elle suspendu les cruels effets de mon ascendant et de ta faiblesse ? est-il temps !..... est-il temps, juste ciel !.... Tout-à-coup le son plaintif et majestueux de plusieurs cloches, tristement élancé dans les nues, vient accroître l'horreur de son sort..... Il s'émeut..... il s'effraie..... Qu'entends-je, s'écrie-t-il en se levant ?.... fille barbare... est-ce la mort ?..... est-ce la vengeance ?... sont-ce les furies de l'enfer qui viennent achever leur ouvrage ?....... ces bruits m'annoncent-ils ?..... où suis-je ? puis-je les entendre ?..... achève, ô ciel !..... achève d'immoler le coupable.... Et se prosternant...... Grand dieu ! souffre que je mêle ma voix à ceux qui t'implorent en cet instant.... vois mes remords et ta puissance, pardonne-moi de t'avoir méconnu.... et daigne exaucer les vœux... les premiers vœux que j'ose élever vers toi ! Etre-Suprême..... préserve la vertu, garantis celle qui fut ta plus belle image en ce monde ; que ces sons, hélas ! que ces lugubres sons ne soient pas ceux que j'appréhende ; et Franval égaré.... ne

sachant plus ni ce qu'il fait, ni où il va, ne proférant que des mots décousus, suit le chemin qui se présente..... Il entend quelqu'un.... il revient à lui..... il prête l'oreille.... c'est un homme à cheval.... Qui que vous soyiez, s'écrie Franval, s'avançant vers cet homme..... qui que vous puissiez être, ayez pitié d'un malheureux que la douleur égare; je suis prêt d'attenter à mes jours...... instruisez-moi, secourez-moi, si vous êtes homme et compâtissant.... daignez me sauver de moi-même. — Dieu! répond une voix trop connue de cet infortuné, quoi! vous ici..... oh ciel! éloignez-vous, et Clervil.... c'était lui, c'était ce respectable mortel échappé des fers de Franval, que le sort envoyait vers ce malheureux, dans le plus triste instant de sa vie, Clervil se jette à bas de son cheval, et vient tomber dans les bras de son ennemi. C'est vous, monsieur, dit Franval en pressant cet honnête homme sur son sein, c'est vous envers qui j'ai tant d'horreurs à me reprocher? — Calmez-vous, monsieur, calmez-vous, j'é-

carte de moi les malheurs qui viennent de m'entourer, je ne me souviens plus de ceux dont vous avez voulu me couvrir, quand le ciel me permet de vous être utile.... et je vais vous l'être, monsieur, d'une façon cruelle sans doute, mais nécessaire.... Asseyons-nous..... jetons-nous au pied de ce cyprés, ce n'est plus qu'à sa feuille sinistre qu'il appartient de vous couronner maintenant.... O mon cher Franval, que j'ai de revers à vous apprendre!.... Pleurez.... ô mon ami! les larmes vous soulagent, et j'en dois arracher de vos yeux de bien plus amères encore.... ils sont passés les jours de délices.... ils se sont évanouis pour vous comme un songe, il ne vous reste plus que ceux de la douleur. — Oh! monsieur, je vous comprends..... ces cloches.... — Elles vont porter aux pieds de l'Etre-Suprême.... les hommages, les vœux des tristes habitans de Valmor, à qui l'Eternel ne permit de connaître un ange, que pour le plaindre et le regretter..... Alors Franval tournant la pointe de son épée sur son cœur, allait

trancher le fil de ses jours; mais Clervil, prévenant cette action furieuse, non, non, mon ami, s'écrie-t-il, ce n'est pas mourir qu'il faut, c'est réparer. Ecoutez-moi, j'ai beaucoup de choses à vous dire, il est besoin de calme pour les entendre. — Eh bien! monsieur, parlez, je vous écoute, enfoncez par degrés le poignard dans mon sein, il est juste qu'il soit oppressé comme il a voulu tourmenter les autres.

Je serai court sur ce qui me regarde, monsieur, dit Clervil. Au bout de quelques mois du séjour affreux où vous m'aviez plongé, je fus assez heureux pour fléchir mon gardien; il m'ouvrit les portes; je lui recommandai sur-tout de cacher avec le plus grand soin l'injustice que vous vous étiez permise envers moi. Il n'en parlera pas, cher Franval, jamais il n'en parlera. — Oh! monsieur.... — Ecoutez-moi, je vous le répète, j'ai bien d'autre choses à vous dire. De retour à Paris j'appris votre malheureuse aventure.... votre départ.... Je partageai les larmes de madame de Farneille.... elles

étaient plus sincères que vous ne l'avez cru; je me joignis à cette digne femme pour engager madame de Franval à nous ramener Eugénie, leur présence étant plus nécessaire à Paris qu'en Alsace.... Vous lui aviez défendu d'abandonner Valmor.... elle vous obéit.... elle nous manda ces ordres, elle nous fit part de ses répugnances à les enfreindre; elle balança tant qu'elle le put.... vous fûtes condamné, Franval.... vous l'êtes. Vous avez perdu la tête comme coupable d'un meurtre de grands chemins : ni les sollicitations de madame de Farneille, ni les démarches de vos parens et de vos amis n'ont pu détourner le glaive de la justice, vous avez succombé..... vous êtes à jamais flétri.... vous êtes ruiné.... tous vos biens sont saisis.... (Et sur un second mouvement furieux de Franval.) Ecoutez-moi, monsieur, écoutez-moi, je l'exige de vous comme une réparation à vos crimes; je l'exige au nom du ciel que votre repentir peut désarmer encore. De ce moment nous écrivîmes à madame de Franval, nous lui

apprîmes tout : sa mère lui annonça que sa présence étant devenue indispensable, elle m'envoyait à Valmor pour la décider absolument au départ : je suivis la lettre ; mais elle parvint malheureusement avant moi ; il n'était plus temps quand j'arrivai.... votre horrible complot n'avait que trop réussi ; je trouvai madame de Franval mourante.... Oh ! monsieur, quelle scélératesse !..... Mais votre état me touche, je cesse de vous reprocher vos crimes.... Apprenez tout. Eugénie ne tint pas à ce spectacle ; son repentir, quand j'arrivai, s'exprimait déjà par les larmes et les sanglots les plus amers.... Oh ! monsieur, comment vous rendre l'effet cruel de ces diverses situations.... Votre femme expirante.... défigurée par les convulsions de la douleur..... Eugénie, rendue à la nature, poussant des cris affreux, s'avouant coupable, invoquant la mort, voulant se la donner, tour-à-tour aux pieds de ceux qu'elle implore, tour-à-tour colée sur le sein de sa mère, cherchant à la ranimer de son souffle, à la réchauffer de ses

larmes, à l'attendrir de ses remords; telles étaient, monsieur, les tableaux sinistres qui frappèrent mes yeux : quand j'entrai chez vous, madame de Franval me reconnut.... elle me pressa les mains.... les mouilla de ses pleurs, et prononça quelques mots que j'entendis avec difficulté, ils ne s'exhalaient qu'à peine de ce sein comprimé par les palpitations du venin.... elle vous excusait..... elle implorait le ciel pour vous.... elle demandait sur-tout la grâce de sa fille.... Vous le voyez, homme barbare, les dernières pensées, les derniers vœux de celle que vous déchiriez étaient encore pour votre bonheur. Je donnai tous mes soins; je ranimai ceux des domestiques, j'employai les plus célèbres gens de l'art.... je prodiguai les consolations à votre Eugénie; touché de son horrible état, je ne crus pas devoir les lui refuser; rien ne réussit : votre malheureuse femme rendit l'âme dans des tressaillemens.... dans des supplices impossibles à dire.... à cette funeste époque, monsieur, je vis un des effets subits du remords qui m'avait été inconnu

jusqu'à ce moment. Eugénie se précipite sur sa mère et meurt en même-temps qu'elle : nous crûmes qu'elle n'était qu'évanouie..... Non, toutes ses facultés étaient éteintes ; ses organes absorbés par le choc de la situation s'étaient anéantis à la fois, elle était réellement expirée de la violente secousse du remords, de la douleur et du désespoir.... Oui, monsieur, toutes deux sont perdues pour vous ; et ces cloches dont le son frappent encore vos oreilles, célèbrent à la fois deux créatures, nées l'une et l'autre pour votre bonheur, que vos forfaits ont rendues victimes de leur attachement pour vous, et dont les images sanglantes vous poursuivront jusqu'au sein des tombeaux.

O cher Franval ! avais-je tort de vous engager autrefois à sortir de l'abîme où vous précipitaient vos passions ; et blâmerez-vous, ridiculiserez-vous les sectateurs de la vertu ? auront-ils tort enfin d'encenser ses autels, quand ils verront autour du crime tant de troubles et tant de fléaux ?

Clervil se tait. Il jette ses regards sur Franval; il le voit pétrifié par la douleur; ses yeux étaient fixes, il en coulait des larmes, mais aucune expression ne pouvait arriver sur ses lèvres. Clervil lui demande les raisons de l'état de nudité dans lequel il le voit : Franval le lui apprend en deux mots. Ah! monsieur, s'écria ce généreux mortel, que je suis heureux même au milieu des horreurs qui m'environnent, de pouvoir au moins soulager votre état. J'allais vous trouver à Bâle, j'allais vous apprendre tout, j'allais vous offrir le peu que je possède.... Acceptez-le, je vous en conjure; je ne suis pas riche, vous le savez.... mais voilà cent louis.... ce sont mes épargnes, c'est tout ce que j'ai.... J'exige de vous..... Homme généreux, s'écrie Franval, en embrassant les genoux de cet honnête et rare ami, à moi ?.... Ciel! ai-je besoin de quelque chose après les pertes que j'essuie! et c'est vous.... vous que j'ai si mal traité.... c'est vous qui volez à mon secours. — Doit-on se souvenir des injures quand le malheur accable

cable celui qui peut nous les faire, la vengeance qu'on lui doit en ce cas est de le soulager ; et d'où vient l'accabler encore quand ses reproches le déchirent?... monsieur, voilà la voix de la nature ; vous voyez bien que le culte sacré d'un Etre-Suprême ne la contrarie pas comme vous vous l'imaginiez, puisque les conseils que l'une inspire ne sont que les loix sacrées de l'autre. Non, répondit Franval en se levant ; non, je n'ai plus besoin, monsieur, de rien, le ciel me laissant ce dernier effet, poursuit-il, en montrant son épée, m'apprend l'usage que j'en dois faire.... Et la regardant..... c'est la même, oui, cher et unique ami, c'est la même arme que ma céleste femme saisit un jour pour s'en percer le sein, lorsque je l'accablais d'horreurs et de calomnies.... c'est la même.... je trouverais peut-être des traces de ce sang sacré.... il faut que le mien les efface..... Avançons..... gagnons quelques chaumières où je puisse vous faire part de mes dernières volontés.... et puis nous nous quitterons pour toujours..... Ils

marchent. Ils allaient chercher un chemin qui pût les rapprocher de quelqu'habitation..... La nuit continuait d'envelopper la forêt de ses voiles.... de tristes chants se font entendre, la pâle lueur de quelques flambeaux vient tout-à-coup dissiper les ténèbres..... vient y jeter une teinte d'horreur qui ne peut être conçue que par des âmes sensibles; le son des cloches redouble; il se joint à ces accens lugubres, qu'on ne distingue encore qu'à peine, la foudre qui s'est tue jusqu'à cet instant, étincelle dans les cieux, et mêle ses éclats aux bruits funèbres qu'on entend. Les éclairs qui sillonnent la nue, éclipsant par intervalle le sinistre feu des flambeaux, semblent disputer aux habitans de la terre, le droit de conduire au sépulcre celle qu'accompagne ce convoi, tout fait naître l'horreur, tout respire la désolation.... il semble que ce soit le deuil éternel de la nature.

Qu'est ceci, dit Franval ému? Rien, répond Clervil en saisissant la main de son ami, et le détournant de cette route.

— Rien, vous me trompez, je veux voir ce que c'est... il s'élance.... il voit un cercueil : juste ciel, s'écrie-t-il, la voilà, c'est elle.... c'est elle, Dieu permet que je la revoye... A la sollicitation de Clervil, qui voit l'impossibilité de calmer ce malheureux, les prêtres s'éloignent en silence... Franval égaré se jette sur le cercueil, il en arrache les tristes restes de celle qu'il a si vivement offensée ; il saisit le corps dans ses bras... il le pose au pied d'un arbre, et se précipitant dessus avec le délire du désespoir.... ô toi, s'écrie-t-il hors de lui, toi, dont ma barbarie put éteindre les jours, objet touchant que j'idolâtre encore, vois à tes pieds ton époux, oser demander son pardon et sa grâce ; n'imagines pas que ce soit pour te survivre, non, non, c'est pour que l'éternel touché de tes vertus, daigne, s'il est possible, me pardonner come toi... il te faut du sang, chère épouse, il en faut pour que tu sois vengée... tu vas l'être... Ah ! vois mes pleurs avant, et vois mon repentir ; je vais te suivre ombre chérie... mais

qui recevra mon âme bourrellée, si tu n'implores pour elle ? Rejetée des bras de Dieu comme de ton sein, veux-tu qu'elle soit condamnée aux affreux supplices des enfers, quand elle se répent aussi sincèrement de ses crimes... Pardonne chère âme, pardonne-les, et vois comme je les venge.

A ces mots Franval échappant à l'œil de Clervil, se passe l'épée qu'il tient, deux fois au travers du corps ; son sang impur coule sur la victime et semble la flétrir bien plus que la venger... « O mon ami ! dit-il à Clervil, je meurs, mais je meurs au sein des remords... apprenez à ceux qui me restent et ma déplorable fin et mes crimes, dites-leur, que c'est ainsi que doit mourir le triste esclave de ses passions, assez vil, pour avoir éteint dans son cœur le cri du devoir et de la nature. Ne me refusez pas la moitié du cercueil de cette malheureuse épouse, je ne l'aurais pas mérité sans mes remords, mais ils m'en rendent digne, et je l'exige ; adieu.

Clervil exauça les desirs de cet infor-

tuné, le convoi se remit en marche ; un éternel asyle ensevelit bientôt pour jamais, deux époux nés pour s'aimer, faits pour le bonheur, et qui l'eussent goûté sans mélange, si le crime et ses effrayans désordres, sous la coupable main de l'un des deux, ne fût venu changer en serpens toutes les roses de leur vie.

L'honnête ecclésiastique rapporta bientôt à Paris l'affreux détail de ces différentes catastrophes, personne ne s'alarma de la mort de Franval, on ne fut fâché que de sa vie, mais son épouse fut pleurée... elle le fut bien amèrement ; et quelle créature en effet plus précieuse, plus intéressante aux regards des hommes que celle qui n'a chéri, respecté, cultivé les vertus sur la terre, que pour y trouver à chaque pas, et l'infortune et la douleur.

Si les pinceaux dont je me suis servi pour te peindre le crime, t'affligent et te font gémir, ton amendement n'est pas loin, et j'ai produit sur toi l'effet que je voulais. Mais si leur vérité te dépite, s'ils te font maudir leur auteur...... malheureux tu t'es reconnu, tu ne te corrigeras jamais.

FIN.

TABLE

Des nouvelles contenues au présent Recueil.

TOME PREMIER.

TOME II.

TOME III.

TOME IV.

SADE

LES CRIMES DE L'AMOUR

4

1800

MONNERET 1890